

## **ART SOCIAL ... (1)**

*“Si pauvre qu’il soit, un homme ne vit pas que de pain...  
il a droit, comme les riches, à de la beauté!”  
Les Mauvais Bergers, Mirbeau.*

*“Instruire pour révolter”.*

Si cette conférence avait eu pour sujet l'Art pur, un artiste serait à la place que j'occupe, et le groupe d'hommes qui vous a conviés ce soir siégerait à vos côtés comme auditeur. Comme vous, en effet, les membres du cercle *l'Art social* ont une considération médiocre pour les dilettantes, qui, tout en professant le dédain du «*bourgeois*» - auquel ils se montrent si souvent inférieurs, - ne laissent pas de s'approprier ses passions, poursuivent comme lui la fortune, sans se soucier d'en connaître la source, flattent volontiers les vices sociaux pour en tirer profit, et sont en définitive les plus fermes soutiens de l'oligarchie capitaliste.

Les quelques hommes au nom de qui je vous parle sont du peuple, et non pas seulement par la naissance (car, combien parmi les autres en étaient, qui oublièrent, puis renièrent leur origine!), mais aussi par la communauté des souffrances et des sentiments, par une égale soif de révolte contre les iniquités, par une même aspiration à un état social où chaque être, ayant la possession de soi, trouve la satisfaction de ses propres besoins dans la satisfaction des besoins de ses semblables. Ils ne séparent point l'art du socialisme, et à rencontre de ceux qui, affectant de considérer la foule comme inapte aux sensations intellectuelles, refusent d'écrire pour elle, ils veulent au communisme du pain, ajouter le communisme des jouissances artistiques. C'est pour mieux affirmer, du reste, ces sentiments que le groupe *l'Art social* a fixé le lieu de sa première manifestation dans un quartier révolutionnaire, confié l'exposé de ses principes à un militant de l'armée corporative et choisi pour entretien de début: *l'Art et la Révolte*.

Ah! travailleurs, ce ne sont pas encore vos pires ennemis, croyez-le, ces hommes à l'esprit étroit, aux désirs bornés, pour qui toute affaire est le gain immédiat, qui de la vie sociale ne veulent connaître que les actes mercantiles. S'ils étaient seuls entre la société capitaliste et vous, votre émancipation serait prochaine, car la vigueur de vos muscles et la puissance de votre énergie les auraient bientôt réduits à merci. Leur bas appétit les aveugle sur la marche toujours progressive du peuple vers le mieux-être, le sens de l'évolution sociale leur échappe, et celui-là les étonnerait fort qui leur dirait: «*Tandis que vous ne songez qu'à jouir, les cerveaux s'ouvrent à la lumière. Le jour est proche où, cette part des biens dont votre égoïsme a depuis des siècles frustré la multitude, la multitude vous l'arrachera*». Et si quelqu'un d'entre eux, par hasard inspiré, vient à réfléchir sur le péril que court l'ordre social, bien vite il secoue ses épaules et profère le mot de toutes les décadences: «*Cela durera bien autant que moi!*».

Vos ennemis les plus dangereux, ce sont ceux qui songent en même temps à jouir et à vous ôter l'envie même de jouir, ceux qui vous ont si longtemps persuadés (hélas! à votre honte) qu'il faut des riches pour faire travailler et vivre les pauvres, qui vous ont dit: «*Les souffrances supportées dans cette vie seront la mesure des joies offertes dans la vie céleste*»; ceux, en un mot, qui, connaissant quel appétit de liberté (de liberté matérielle comme de liberté morale) développe en l'homme la culture intellectuelle, se sont appliqués à vous tenir dans l'ignorance, interprétant à leur profit la belle parole évangélique: *Bienheureux les simples!* Par tous les moyens et dans toutes les circonstances, ils se sont efforcés, d'une part, d'inspirer au peuple l'idée que l'inégalité des conditions est la conséquence de lois naturelles, partant immuables, et d'autre part, de rendre son sort chaque jour plus misérable, de sorte qu'à la résignation, à la dépression morale déterminée par l'ignorance, s'ajoutât la dépression physique, et qu'ainsi tout désir d'émancipation fut étouffé avant que de naître. Et c'est ainsi qu'ils purent jouir en paix, jusqu'à conquérir la vénération de la multitude pour l'honneur qu'ils voulaient bien lui faire en l'exploitant.

C'est donc l'ignorance qui a fait les résignés. C'est assez dire que l'Art doit faire des révoltés. A la perception encore confuse de l'égalité des droits, l'art doit apporter son aide et détruire, en en dévoilant le ridicule et l'odieux, le respect mélangé de crainte que professe la foule encore pour les morales inventées par la duplicité humaine.

Car tout est là. Dévoiler les mensonges sociaux, dire comment et pourquoi ont été créées les religions, imaginé le culte patriotique, construite la famille sur le modèle des monarchies, inspiré le besoin de maîtres: tel doit être le but de l'Art; s'identifier avec l'éducation: tel doit être son objectif; déterminer la révolte: telle doit être sa fin. Et tant qu'il restera dans l'esprit des hommes l'ombre d'un préjugé, on pourra faire des insurrections, modifier plus ou moins les inutiles rouages politiques, renverser même les empires: l'heure de la Révolution sociale n'aura pas sonné!

Mais cette œuvre nécessaire, et par surcroît la plus féconde en gloire, puisque jusqu'à ce jour nul chef-d'œuvre qui n'ait été une leçon professée par le génie, cette œuvre est-elle donc si difficile? Certes non, car en dépit des résistances de la classe privilégiée, à son insu même, les événements ont opéré la meilleure part de la désagrégation sociale. Tout d'abord le besoin de capter la faveur publique, pour escalader le Pouvoir ou s'y maintenir, a obligé les factions politiques concurrentes à accorder au peuple une part, minime sans doute, mais appréciable, de cette instruction qui avait été jusqu'alors le patrimoine exclusif des riches. Or, comme les besoins déterminés par la conscience des droits croissent, relativement à la somme des satisfactions, en progression géométrique, à peine pourvu du rudiment scientifique le peuple a fait dans la voie de l'affranchissement moral un pas de géant. L'instruction publique date d'hier; elle n'a été, elle n'est encore que parcimonieusement départie aux classes laborieuses, et néanmoins elle a déjà produit cette somme de revendications synthétisées par les sociologues (car c'est là leur seul mérite) sous le nom de socialisme.

Puis l'accroissement subit et immodéré des jouissances, créé par le développement de l'industrie mécanique, a fait oublier aux classes dirigeantes le souci qu'elles eurent jadis de déguiser, de dissimuler même leurs égoïstes sentiments. Les instincts déchaînés, la joie et la hâte de vivre ayant fait taire tous scrupules, il n'a plus craint d'étaler cyniquement à côté de la misère des foules, le luxe et la dépravation des privilégiés. Dans la course à l'or les hommes se sont rués les uns sur les autres. Beaucoup ont succombé sous la fatigue; quelques-uns ont trébuché près du but; les plus forts ont continué leur course, sans pitié pour les vaincus. Et dès lors, ivres du succès, pressés de jouir, tant leur subite fortune leur parut incertaine, ils dépouillèrent le vernis d'élégance dont la société précédente avait recouvert ses turpitudes; ils cessèrent de voiler la répugnante nudité de leurs appétits.

Cela fit réfléchir le peuple. Eclairé nouvellement sur ses droits, il compara la part qu'il recevait des biens sociaux avec celle que s'attribuaient les riches, et il fit entendre une plainte, pensant enfin qu'une société est mauvaise où la richesse s'acquiert en proportion inverse du travail.

Alors commença ce double mouvement: l'esprit de révolte croissant avec la somme des iniquités, et la somme des iniquités croissant (comme il arrive en toute société agonisante) avec les manifestations de révolte. Plus augmentèrent les plaintes et les exigences de la foule, et par là les menaces de cataclysme, plus augmenta la fièvre de jouissance des riches.

Et que n'osent pas chaque jour les classes privilégiées? Dans tous les corps de l'Etat, égal mépris de la justice, de la probité, du devoir: si ardente est la vie qu'on n'a pas le temps d'être juste!

Comment se comporte la magistrature? Ceux qui n'ont jamais approché le monde judiciaire s'imaginent peut-être qu'avant de revêtir la toge, le magistrat se pénètre de la gravité de sa fonction; que confus du privilège exorbitant de juger ses semblables, lui faillible, il dépose au seuil du Palais ses passions, ses préjugés, ses haines; qu'à tout le moins il écarte de son esprit les démoralisantes préoccupations de l'avancement? Quelle erreur! Ce fonctionnaire, «*placé*», a dit M. Léon Daudet, «*derrière le tribunal et qu'une fragile lisière d'éducation a seule empêché peut-être de s'asseoir devant*», n'abdique rien de ses amitiés, de ses opinions, de ses intérêts, et devient juge sans cesser d'être homme. Comment dès lors la classe à laquelle il appartient, les individus qui sont de son milieu, les choses qu'il aime, ne trouveraient-ils pas grâce devant son autorité discrétionnaire? Sourd aux plaintes de la justice lésée, il flatte, loue, félicite, acquitte, en vertu de ce principe qu'il faut avant tout conserver intacte la hiérarchie sociale,

garantie supérieure de la tranquillité publique. Ainsi s'expliquent les scandaleux verdicts dont bénéficient tant de sociétés financières connues (trop connues!) et de banquieroutiers fameux.

Pour les misérables, c'est autre chose. On peut leur infliger les pénalités les plus rigoureuses sans ébranler, pense-t-on, l'édifice capitaliste. Ils ne sont ni nobles, ni prêtres, ni riches; ils ne dispensent point les faveurs; ils ne sont point les colonnes du Temple. On peut donc et il faut être d'autant plus sévère pour eux qu'on a été plus indulgent aux autres. Et c'est pourquoi les magistrats appelés à juger les malheureux frappent à tort et à travers, convaincus qu'ils font une pieuse offrande à la Justice et à l'Ordre. Tels ils étaient au temps de Rabelais, tels ils sont encore aujourd'hui, et la législation mauvaise par essence, devient pire au crible de leur interprétation. *«Les lois sont toiles d'araignées où se prennent les moucherons et les papillons, tandis qu'y échappent les taons malfaisants».*

En littérature et en art, même mépris de la justice et du droit, même coopération à l'oeuvre oppressive de la classe bourgeoise. Ce ne serait rien encore que l'incommensurable vanité qu'affiche maint écrivain qui donne pour but au socialisme la création d'une aristocratie d'artistes et de lettrés: telles prétentions font sourire tant elles sont naïves! Rien encore que le cabotinage de celui-ci, annonçant avec fracas qu'il fera une conférence sur ce curieux et palpitant sujet: les princes et princesses écrivains, comme si jamais main royale tint la plume qui signa ses œuvres; peu de chose enfin que cet abaissement du niveau intellectuel par quoi la pensée et l'étude ont dû céder le pas à la *«fiente de l'esprit»* excrétée par ceux qu'un homme de courage flagella naguère sous le nom de *«rigolos»*.

Ce qui est grave, et contre quoi doivent réagir les penseurs et les artistes révolutionnaires, c'est la perversion que des écrivains malheureusement trop bien doués s'attachent et réussissent à semer dans les cerveaux. Outrages au sens commun, charlatanisme, folie, érotisme: ce sont les armes, plus sûres et plus pénétrantes que l'acier, dont ils frappent à tout instant (défenseurs méprisables d'une société qu'ils méprisent) les victimes du minotaure bourgeois. Et quels ravages ces armes n'ont-elles pas accomplis!

Voici d'abord, en regard des conseils de probité prodigués aux pauvres, les encouragements à l'improbité déjà trop facile des puissants. Un grand financier, épris de spéculation, détourne pour spéculer contre un établissement national des fonds commis à sa gestion. Que fait la justice bourgeoise pour punir ce drôle? Qu'elle ne veuille pas le perdre, cela se concevrait encore, puisque ceux qui se constitueraient ses juges seraient dignes d'être inculpés. Mais elle le met au moins, pense-t-on, dans l'impossibilité de recommencer à nuire? Quelle erreur! On le sauve, on le défend, on l'excuse; un écrivain prophétise comme une chose simple, logique et juste: *«L'oubli s'étendra sur cette catastrophe comme sur toutes celles qui l'ont précédée, l'oubli qui fait grâce à toutes les erreurs... Et on ne se souviendra plus tard du baron de Soubeyran que comme d'un puissant remueur d'idées et de titres, follement fougueux dans sa lutte et terriblement déçu dans son rêve...».*

Mais qu'est cela? Voici la débauche de production du mysticisme, folies dont les auteurs ont toute leur raison et qu'ils n'imaginent qu'en vue d'étonner toujours davantage, mais qui font perdre au lecteur le peu de cervelle qui lui restait. C'est chaque jour une religion nouvelle: réviviscence du bouddhisme, rénovation de l'occultisme et de la kabbale, réédition des symbolismes de la *Rose-Croix* ou des mystères d'Isis.

Voici les chercheurs de l'immatériel, théosophes (ainsi qu'ils se qualifient modestement) qui *«veulent pousser aussi loin que possible les investigations dans le champ de la nature, pour essayer de comprendre ses lois et tâcher de découvrir les pouvoirs psychiques qui sont latents dans l'homme».*

Voici les sacrificateurs de la *Messe noire*, qui accomplissent en l'honneur de Satan les cérémonies accomplies par les catholiques en l'honneur de Dieu. Voici les envoûteurs, pétrisseurs de figurines qu'ils blessent pour frapper des ennemis lointains. Voici... mais à quoi bon poursuivre cette énumération? Un livre a recueilli les mille folies écloses dans les cerveaux déséquilibrés de ce siècle, et toutes sont la création d'écrivains ou d'artistes qui, ne pouvant faire sain et fort ou inspirés par l'appétit de l'immédiate renommée (toujours favorable à ceux qui flatte le détraquement public), firent maladif et horrible.

Au mépris de la morale commune, bonne pour le pauvre et dont se dispense la richesse, aux leçons de mysticisme, joignez la démoralisation qu'engendre la lubricité du livre, du spectacle, du tableau, de la

musique même. Le livre n'inspire plus la réflexion, il prépare au rut; le spectacle n'est plus la jouissance et à la fois le délasserment intellectuels, c'est l'élixir qui ranime pour les prouesses de l'alcôve; le tableau n'est plus la figuration reposante et exaltante des merveilleux paysages, des nudités harmonieuses; c'est le déshabillé savant qui met le feu à la cervelle et au ventre.

Quels livres vois-je là? *Chariot Camuse, les Sœurs Vatard, Madame La Boule, Madame Phaëton, Deux Amies...* et cela est lu, cela est accepté; ce réalisme que le talent n'ennoblit pas, ne soulève nul mépris, tandis que le réalisme puissant et sain de Zola excite la réprobation.

Quels spectacles présente-t-on? Ici, cinq femmes assises, cigarettes aux lèvres, nues sous la longue tunique, la jambe gantée de noir et dressée pour offrir à l'œil les transparentes batistes; là, une femme qui se dévêt, lentement, pièce à pièce, découvrant à mesure de nouvelles nudités, distillant le désir, ou qui vêt avec la même lenteur les éblouissantes pièces de son équipement; ailleurs, une exotique, jupe courte et troussée, le pied sur le genou d'un cavalier espagnol.

Quels tableaux exhibe-t-on? *«Un lit de souffrance, une jeune femme renversée, les yeux exorbités, la lèvre hurlante... de chaque côté d'elle, sa mère et son mari lui tiennent les mains et l'exhortent au courage; la sage-femme, dont on aperçoit la tête dans le chiffonnement des draps, un peu en avant du genou relevé et nu, guide le travail et doit recommander la continuation de l'effort; enfin deux servantes qui éclairent la scène, et, attentives, perdent toute illusion sur la poésie de la vie, si toutefois elles avaient encore à perdre autre chose que des illusions. Il y aura foule devant cet accouchement. Est-ce à dire que cette foule admirera l'extrême délicatesse du coloriste, la délicieuse harmonie de lumières vraie et artificielle qui courent sur les blancs des linges, enfin l'habileté de conception qui rend le tableau sympathique? Nullement. Devant ce tableau, les femmes qui ont été mères auront de pénibles souvenirs; les jeunes filles s'étonneront; les demi-vierges se... décideront, et il y aura des hommes mal élevés pour dire tout haut des polissonneries. Est-ce à cela que doit tendre l'art?»*

Quelles chansons frappent nos oreilles? Entre quelques couplets stupides sur l'Alsace-Lorraine, la revanche, le retour du soldat, c'est la débauche des gravelures, où le geste de l'interprète souligne les pauvretés de l'auteur et dont les saints, les grâces, les sourires mécaniques, les saillies expertes de la croupe et des hanches sont tout l'esprit.

Il va sans dire que notre indignation n'a pas pour cause les blessures faites à la pudeur, la pudeur étant à notre sens l'obscénité même. Nous redoutons seulement que, poussé toujours au rut, le peuple finisse par y sacrifier ses généreuses ardeurs d'affranchissement: que, dupe de la duplicité des classes dirigeantes, il en vienne à se croire satisfait des maigres délices dispensées à son viril appétit.

Donc, en toute circonstance, l'Art ou ce qu'on dit tel (car, dans le détraquement général qui caractérise ce siècle, les mots mêmes perdent de leur signification), l'Art se fait le serviteur, le complice de la société bourgeoise. Et combien plus dangereux que l'exploitation capitaliste elle-même! Le mercanti pressure le producteur, mais, en le pressurant, il l'excite à la révolte. Le jour où les coups qu'il porte dépassent la force de résignation de ses victimes, celles-ci se redressent, lèvent le poing, rendent coup pour coup, parfois tuent. Mais quelle défense opposeraient-elles aux séductions que répand l'Art moderne? Qui des vaincus de la vie, de ces hommes qui, après avoir péniblement disputé le jour leur existence, n'ont le soir plus de force que pour la servitude, lequel ne se laisserait diminuer encore par les turpides jouissances des lectures et des spectacles offerts à l'avidité humaine? La dureté des riches réveille l'énergie et détermine les révoltes, les jouissances malsaines étouffent l'une, compriment les autres. Déprimée le jour par son labeur, abruti le soir par les alcools impurs, les spectacles graveleux, la foule n'a ni le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour réfléchir sur son sort, et de là vient l'indifférence, la lâcheté avec laquelle ce peuple, qui fit 48 et 71, subit aujourd'hui les pires outrages. Le soufflet reçu, il le lave dans l'absinthe; l'incertitude du lendemain, il l'oublie au café-concert; la virilité des insurrections, il la porte au lupanar.

Quand on songe que les exploités sont une poignée, les exploités un bataillon; que, dans chacune de nos grandes cités, quelques milliers de soldats, plus ou moins dévoués à l'ordre social, contiennent par leur seule présence jusqu'à dix fois leur nombre d'hommes valides et robustes; que les neuf millions d'exploités attendent avec un calme et une humilité toujours croissants le bon plaisir de leurs exploités, l'esprit s'étonne et, la raison s'indigne.

Cette multitude, il suffit que quelques hommes lui disent: pense ceci, pour qu'elle le pense; fais cela, pour qu'elle le fasse; entretiens-nous, pour qu'elle leur dévoue ses bras; viens, pour qu'elle accoure; va-t-en, pour qu'elle s'en aille; et, telle est la facilité de son obéissance, que les riches ne prennent même plus pour lui dicter leurs ordres les précautions qu'on prend avec le chien soumis, mais hargneux. La bourgeoisie ne dompte plus le peuple, elle le siffle.

Et pourtant, qu'il serait facile d'établir cette société harmonique vers laquelle nous tous, qui souffrons dans nos besoins, dans nos aspirations, nous tendons les bras! Que ne pourrait pour s'assurer le bien-être, et malgré la formidable puissance capitaliste, la multitude des mercenaires! On nous appelle utopistes! On nous reproche, tantôt de vouloir ramener l'homme aux époques primitives et barbares, et tantôt de rêver un état social si parfait qu'il peut être considéré comme une chimère. Il faudrait cependant s'entendre. La société que nous rêvons est aussi loin des sociétés naissantes, ou la force est le souverain arbitre de toutes choses, que de l'idéale Cité imaginée par nos précurseurs. Que demandons-nous? Le perfectionnement de la société actuelle, l'utilisation des merveilleuses ressources qu'elle offre à l'activité humaine, le bénéfice égal pour tous du secours qu'elle fournit au labeur physique, l'emploi raisonné et équitable de ses intelligences, de ses forces, de ses découvertes - et, en même temps, la suppression des moyens par quoi elle autorise l'appropriation individuelle des ressources communes: c'est à dire l'Argent et l'Autorité. Disons-nous que, cette transformation accomplie, l'homme aura dépouillé ses passions, étouffé son égoïsme, anéanti ses instincts de violence, qu'il aura trouvé le bonheur? Jamais nous n'avons articulé pareille sottise. Sans doute, nous croyons qu'à sa naissance l'homme est une table rase, sur laquelle on peut graver les bonnes aussi bien que les mauvaises actions, les vertus comme les vices, que, par suite, l'ambiant familial et social décidant de la conduite de son existence, le placer dans un milieu sain après l'avoir pourvu d'une éducation forte, ce sera l'obliger, pour ainsi dire, à vivre honnêtement et dignement. Nous ne sommes néanmoins pas assez fous pour croire que sa transformation morale puisse marcher du même pas que la transformation sociale. Au début de la société dont nous poursuivons l'établissement, il y aura comme devant des violents, des égoïstes. Ce que nous prétendons, c'est que la suppression de l'argent et de l'autorité (celui-là instrument, celle-ci consécration de l'égoïsme, de la fraude et du dol) empêchera ces passions de se traduire par des actes. Le mal continuera d'être; les manifestations du mal auront diminué. Ne sera-ce pas un résultat suffisant pour notre ambition? Quant au bonheur, nous n'en possédons pas et personne, sans doute, n'en possédera jamais la formule. Vraisemblablement il y aura toujours les misères morales, intellectuelles et physiques connues jusqu'ici: douleur, désirs déçus, illusions trompées. Nous disposons ou, pour mieux dire, la société nous permet de disposer du bien-être. Ce bien-être, nous nous efforçons de le donner à tout ce qui vit et qui pense. Cela fait, nous aurons accompli notre devoir.

Et, ma foi! si pessimistes que pût nous rendre le spectacle des quotidiennes infamies sociales, ne devons-nous pas éprouver quelque réconfort à mesurer le progrès réalisé par les idées de révolte? Que de morales disparues! de préjugés entamés! De cet ordre social exécré, tout, tout fout le camp! Ce n'est pas un de ces naufrages soudains, une de ces agonies sociales où le tragique atteint au sublime, et que les mémoires conservent parce qu'ils ont bouleversé le monde et montré à l'homme le peu qu'il est dans l'évolution des mondes. Ce n'est ni la ruine de Lacédémone, ni l'ensevelissement de Pompéï, ni la rupture des empires d'Alexandre et de Napoléon; c'est la décrépitude de Byzance, la décomposition de Rome, moins encore: une coulée de boue qui emporte pêle-mêle préjugés, croyances et morales.

Il y a aux pays du soleil des fruits vénéneux qui, mûris vite, se gâtent plus vite encore; des végétations sans pareilles, dont la vie n'est qu'une hâte vers la mort et qui brillent d'un éclat d'autant plus vif qu'il sera plus éphémère. Ces végétations, ces fruits, c'est notre bourgeoisie. A peine née, elle fut riche et puissante. A l'âge ou races et castes s'arment encore d'habitude contre les retours de la fortune et l'instabilité des pouvoirs, elle était, déjà on pleine possession de sa force. Cinquante années elle a joui, et la voici, mourante. Quelle plus terrible leçon!

On chercherait vainement ailleurs qu'en elle-même la raison de son agonie. Il y a cent ans les peuples avaient encore pour les gouvernements, les religions, la famille, la patrie, le même respect qu'il y a trente siècles. Ils avaient renversé des dynasties, coupé des têtes couronnées, détruit des autels et violé des territoires, mais ils courbaient encore le front devant l'autorité. Le maître tué, ils criaient: *Vive le maître!* Un dieu disparu, ils pliaient le genou devant d'autres dieux, et la patrie était pour eux le monstre indien de qui l'appétit sanguinaire est une faveur passionnément désirée. Cent ans, et tout cela s'en est allé. On subit encore des gouvernements! l'autorité est honnie, et l'on crache sur la barbe des maîtres; les reli-

gions vivent; Dieu est mort, et l'athée a fait place au sceptique; la famille subsiste, l'autorité en est proscrite, et l'homme dit: *Amour à qui m'aime; indifférence à qui, fût-il de mon sang, exige mon affection sans la mériter.* Les nations demeurent et parfois s'affirme la haine des races; le patriotisme n'est plus et le petit doigt qui sert à détacher la cendre du cigare paraît enfin plus précieux que la conquête d'un empire.

D'où vient cela? D'où? de ce que les hommes qui il y a cent ans renversèrent la vieille société pour régénérer le monde, y instaurer les dévouements et les héroïsmes, y établir les nobles cultes et les saines morales, furent devancés par ceux qui, consciemment ou non et au moment même où, pour faire pièce à l'aristocratie, ils allaient décréter la libération des noirs, partageaient la croyance de tous les temps à la fatalité des castes et des classes. Et ceux-ci, comme les réformateurs antiques, comme Lycurgue et Platon eux-mêmes, pensèrent que la classe pauvre et illettrée est naturellement vouée à la pauvreté et au labeur, et ils édifièrent une société neuve où le dévouement fut le perpétuel sacrifice des faibles aux forts; l'héroïsme l'obligation des simples, et la prudence le devoir des habiles; ou les nobles cultes et les morales saines furent la résignation pour les victimes, l'insolence et la rudesse pour les oppresseurs.

Ils avaient dit: Les maîtres sont des tyrans à qui tout semble dû: vie, labeur et richesses. Chassons les maîtres et libres seront les peuples de vivre, de travailler et de jouir.

Les prêtres sont des simoniaques et leur dieu un monstre. Chassons les prêtres, et les peuples retrouveront le dieu moral qui donne la santé, inspire le courage et l'honneur.

Les guerriers sont une race exécrationnelle qui développe en l'humanité les ferments mauvais pour en nourrir son besoin de meurtre et de rapine. Chassons les guerriers, comme on fait les bêtes fauves, et les peuples vivront en paix, désormais appliqués à chérir ces existences qu'ils s'étudiaient auparavant à détruire.

Et le peuple qui les crut leur prêta ses bras pour chasser rois, prêtres et guerriers.

Or, que firent-ils? Devenus rois, ils donnèrent au peuple la liberté du travail, mais le peuple leur dut en paiement les plus beaux fruits de sa récolte.

Devenus prêtres de la libre-pensée (religion plus déférente encore que les autres aux caprices des puissants, plus hypocrite aussi) ils prêchèrent au peuple que le dieu de Robespierre voulait les pasteurs d'hommes gras et oisifs, leurs troupeaux maigres et laborieux.

Devenus conquérants, ils appelèrent leurs richesses patrimoine national, en commirent la garde au peuple et le persuadèrent (l'imbécile) qu'il perdrait tout, lui qui ne possède rien, à les laisser dérober par l'étranger.

Et le peuple a souffert en cent ans plus qu'il n'avait souffert en dix siècles: il mange un pain de pierre devant des tables chargées de mets délicieux; il gèle l'hiver, brûle l'été près de palais frais l'été, brûlants l'hiver; il dévoue sa vie comme devant au service de maîtres cruels et méprisables. Comment s'étonner que sa désillusion ait été soudaine et que, toute foi morte aujourd'hui dans son cœur, prochaine puisse être sa révolte?

L'homme ne meurt pas a dit un physiologiste, il se tue. La caste bourgeoise pareillement. Les régimes précédents avaient su ménager leur pouvoir; ils ne s'abandonnèrent aux passions qu'à l'âge viril, ils connurent l'art de déguiser l'oppression, et par là s'explique leur durée dont s'étonne l'histoire. La bourgeoisie, au contraire, pressée de jouir, n'a pas attendu pour exercer son pouvoir que les siècles l'eussent fortifié. A peine maîtresse de l'autorité, elle s'est ruée dans la tyrannie et enivrée de despotisme. Elle a fait le mal à l'âge où ses prédécesseurs flattaient encore les peuples pour les mieux enchaîner. Elle n'a point, pour tout dire d'un mot, accoutumé les hommes à sa domination. C'est pourquoi son existence sera si éphémère. Née d'hier, elle aura disparu demain, chargée d'opprobre, et sa ruine clora l'ère des esclavages.

En cette œuvre, quel rôle doit jouer l'art révolutionnaire? un rôle, à notre sens, prépondérant. De

même que l'art bourgeois fait plus pour le maintien du régime capitaliste que toutes les autres forces sociales réunies: gouvernement, armée, police, magistrature, de même l'art social et révolutionnaire fera plus pour l'avènement du communisme anarchique que tous les actes de révolte inspirés à l'homme par l'excès de sa souffrance. Que le travailleur pressuré, l'homme d'étude arraché par le souci du pain quotidien à ses nobles recherches, le savant, l'artiste vaincus dans le douloureux combat pour l'existence viennent à s'insurger contre le Capital, à lui clamer au visage leur haine si longtemps comprimée, cela est bon parce que la foule des misérables, trop docile hélas! au joug social, y retrouve la conscience de sa virilité et l'appétit de l'idéale indépendance. Mais ce qui, mieux que ces instinctives explosions de la fureur, peut conduire à la révolution sociale, c'est le façonnement des cerveaux au mépris des préjugés et des lois; et ce façonnement, l'art seul l'opérera.

Ecrivains, exprimez, donc à toute heure votre colère contre les iniquités, insultez au Pouvoir, qui, sans l'ombre même du prétexte dont se pourraient couvrir ses crimes, au nom de la force, étouffe les opinions, outrage les plus respectables, les plus intimes sentiments, viole jusqu'au libre accès des places publiques; flagellez ces magistrats qui n'ont pour les grands et les riches qu'indulgence et considération, pour les obscurs que grossièreté, rudesse et rigueur; marquez au fer rouge ces galonnés féroces, qui se font de la vie et de l'honneur un jeu et, lorsqu'ils n'assassinent point les malheureux soumis à leurs ordres, leur infligent les plus outrageantes familiarités!

Peintres, ranimez de votre talent et de votre cœur le souvenir des grandes révoltes; montrez les éternels esclaves toujours frémissants de honte et de colère, et de leurs chaînes qu'ils essaient vainement de briser imprimant au monde de redoutables secousses!

Poètes et musiciens, lancez les strophes vibrantes qui éveilleront dans l'âme des humbles l'impatience de leur servage, et aux heures trop fréquentes du découragement renouvelleront l'ardeur des forts!

Savants, mettez votre génie au service des faibles!

C'est là, songez-y tous, l'œuvre véritablement pressante. La parole enflammée du rhéteur, la violente apostrophe du satirique, le chant de guerre du musicien, ce doivent être nos armes; et sans oublier, sans méconnaître ce que nous ont donné le fer et le feu, nous attendons d'elles plus que des balles forgées par nos valeureux martyrs.

N'avez-vous pas senti déjà combien doit la croissante haine des batailles aux plumes, connues de vous tous, qui ces dernières années peignirent avec tant d'éloquence l'ignoble calvaire de la caserne: corvées déshonorantes, traitements outrageants, familiarités ignominieuses? combien doit le mépris toujours grandissant de la justice légale aux récits des vilenies commises ci et là par les hommes chargés de distribuer les peines? combien doit la perte du respect dévotieusement témoigné jadis au Capital aux dissections savantes des Vidal, des Pecqueur, des Louis Blanc, des Karl Marx? combien doit enfin la poussée des aspirations vers l'intégrale et sereine Liberté aux Proudhon, aux Bakounine, aux Blanqui, aux Kropotkine, à ceux encore que l'amitié nous interdit de nommer et qui sont les inspireurs du groupe *l'Art social*? Et cette voie qu'ils nous ont frayée, ce chemin, si touffu, si hérissé d'obstacles quand ils y entrèrent, si facile aujourd'hui qu'à son horizon nous apercevons déjà le terme sacré de nos efforts, pourrions-nous donc l'abandonner? Non, non; dès maintenant nous irons puiser dans les travaux de nos précurseurs le modèle des travaux qu'il nous reste à accomplir, et courageusement, obstinément, sans nous demander si nos pieds fouleront un jour la Terre promise ou si nous succomberons avant d'avoir conquis le repos, nous nous consacrerons à l'œuvre de l'émancipation humaine.

Et quant à ceux qu'aveugle le préjugé social séculaire ou qu'enchaîne la crainte des hardiesses du socialisme, qu'ils méditent ces paroles d'un savant philosophe. Sans oute en tireront-ils la conviction que leur intérêt personnel même rend nécessaire leur concours à notre œuvre.

*«Dans notre état social, dit le docteur Buchner, le travail intellectuel devient habituellement d'autant moins lucratif qu'il se tourne davantage vers les problèmes humains les plus élevés et qui revêtent un caractère idéal. Les philosophes et les poètes sont des prolétaires nés, à moins que par hasard le bonheur de posséder ne leur sourie dès le berceau; et même dans ce genre de labeur, le travail le plus pénible est ordinairement accompli par ceux qui sont le moins rétribués. C'est une triste consolation, et*

*d'ailleurs sans fondement, que de dire: la nécessité excite les grands esprits à enfanter des œuvres extraordinaires, tandis que la richesse et le bien-être les en détournent. Quiconque se laisse détourner de la production intellectuelle par la richesse et le bien-être ne porte pas en lui la marque d'un esprit élevé et créateur qui fait rayonner sur l'humanité le foyer qu'il porte en lui, suivant un besoin aussi impérieux que celui de manger, de boire et de dormir. Au contraire, la pauvreté, le dénûment rendent mélancolique, indolent, paresseux d'esprit; par leur fait, le pauvre manque des excitations internes et externes si absolument nécessaires au développement intellectuel, même pour le plus grand esprit. Bien plus, les loisirs indispensables aux poètes, aux philosophes, aux savants, manquent à ceux qu'écrasent le besoin et le souci de la vie; l'éparpillement de forces qui en résulte les empêche absolument ou ne leur permet que trop tard d'arriver à ce qui constitue et doit constituer pour un esprit créateur un excitant capital de progrès, je veux dire au succès. Naturellement tant que les principes sociaux actuellement en vigueur régiront la lutte pour vivre, il ne faut même pas songer à améliorer cet état de choses, puisque l'on ne rémunère que les travaux intellectuels d'où résulte ou paraît résulter une utilité matérielle immédiate. Que cela ait pu peser et ait, en effet, pesé de la façon la plus pernicieuse sur notre littérature moderne, c'est un fait tellement connu qu'il suffit de le mentionner. Les travaux de détail exécutés à la manière des professeurs, les travaux hâtifs, la fabrique littéraire spéculant sur la bourse du lecteur, et comme conséquence, la soumission servile au tour d'esprit ou au goût de ce lecteur, tels sont les caractères de notre littérature. Pendant ce temps le bon sens et les vraies convictions philosophiques rencontrent partout les obstacles insurmontables que fournissent la bassesse, l'ignorance et la mauvaise volonté».*

Qui niera la justesse de ces observations? Ignorent-ils, les écrivains arrivés et ceux qui aspirent à le devenir, les favoris de la fortune et ceux qui ambitionnent les faveurs de la bourgeoise déesse, ignorent-ils quels obstacles a dressés ou dresse sous leurs pas le mercantilisme littéraire, fruit de notre système économique: le mépris des industriels du journal et de la librairie pour toute forme d'art qui, méconnue de la foule, ne donne point le profit matériel; leur estime, au contraire, pour ce qui, valable ou non, estimable ou ignoble, détermine les gros tirages; leur crainte aujourd'hui des nobles colères contre les puissants dont ils attendent la pâture, leur signal de combat demain contre les mêmes hommes, coupables d'avoir déçu leurs convoitises; les avenues fermées aux jeunes, la pensée châtrée, les juvéniles enthousiasmes raillés; l'œuvre forte de l'inconnu dédaignée, l'auteur payât-il pour être lu; l'œuvre sans nom du publiciste célèbre acceptée les yeux clos; les forts vaincus après dix années de lutte et rejetés aux labeurs communs; les autres torturés et, devenus riches, réduits à l'avalissante obligation de brûler ce que leur jeunesse adora.

Citerai-je des noms? Celui-ci, âme errante qu'indigna le clownisme littéraire et devant qui la souveraine puissance des «auteurs gais» ferma de la publicité toutes les portes; celui-là, qui, parvenu au sommet du calvaire, crut pouvoir fustiger les vices sociaux et dut pourtant retirer son fouet à la pointe de fer sur l'ordre d'un marchand de papier; cet autre, au mot incisif, au geste fier et brutal, méridional à la fougue espagnole, dont triompha bruyamment la cléricature; et au regard de ces vaillants, l'ascension soudaine vers les splendeurs du luxe et de la renommée des bloc-notes audacieux et souples du reportage financier ou mondain?

Toutes ces souffrances, n'est-ce pas le socialisme qui les guérira? Toutes ces iniquités, n'est-ce pas le socialisme encore, l'écrasement des pouvoirs et des castes qui les fera disparaître? Vous tous, ouvriers, artistes, savants, qui avez, avec la haine du mal, le désir du mieux-être, la passion de l'affranchissement matériel et intellectuel, lutez avec nous, car la source de nos misères est commune. Tous, nous souffrons de l'accaparement par quelques hommes des biens communs à l'humanité! Restituons donc à tous ce qui doit être la propriété de tous; supprimons les maîtres, associons-nous librement pour le travail et pour la jouissance, réalisons ce possible rêve: le communisme appuyé sur la liberté intégrale!

**Fernand PELLOUTIER.**

-----